

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-4574-1

© Paulette Bernardi / Le Trouve Feuille

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Paulette Bernardi

Mélanie
pour 4 saisons

roman

*A Monique, « ma petite cousine »
qui m'a tant aidée par ses connaissances
sur les services sociaux,
qui attendait ce nouveau roman
et qui nous a quittés
avant que j'aie pu le lui dédicacer..*

L'hiver

I

L'année Mélanie a commencé le 11 janvier 2013

Marseille, inaugurerait son rôle de capitale de la culture. Dans une rue trop étroite, on s'écrasait, la tête levée, pour suivre le trajet aérien d'un ange dans une gloire de plumes blanches. Une femme vêtue de vert s'agitait, une semonce venue de nulle part: « calme-toi, la meuf en vert ». Ses coudes frôlent mon visage. Je crie moi aussi : « Attention, mes yeux ».

« Ca va les yeux ? Je ne vous ai pas fait mal », la foule plus fluide avançait vers le vieux port. La meuf en vert me souriait. Elle m'avait paru plus jeune quand elle s'agitait. Ma fille marchait devant moi, j'avais peur de la perdre dans la foule, j'ai couru sans répondre.

Et, durant les quinze jours qui suivirent, j'ai rencontré à plusieurs reprises « la meuf en vert », souvent vêtue de beige. Dans un train régional, elle me tapait sur l'épaule tandis que je scrutais mon Smartphone. Je trouvais sa familiarité insupportable. Elle posait des questions auxquelles je ne répondais pas, elle répondait aux questions que je ne posais pas : « vos cheveux roux, on doit vous re-

pérer de loin ». Elle voulait tout savoir : où je travaillais, pourquoi je prenais le train, où j'habitais. Je ne répondais pas. Descendue avant moi, elle souriait en me saluant: « Je m'appelle Claire et vous? »

Puis ce fut le supermarché. En attente devant une caisse « express » qui avançait moins vite que les autres, elle était derrière moi poussant un caddie plein de produits surgelés. « Vous êtes végétarienne, Mélanie? » Pour une fois j'allais réagir, je ne m'appelais pas Mélanie mais la meuf enchaînait déjà : « vous ne m'avez pas dit votre prénom alors je vous appelle Mélanie parce que ça vous va bien. Je ne savais pas que vous étiez végétarienne ». Je n'étais pas végétarienne mais comment dire à cette harpie qu'il y avait encore de la viande dans mon frigo. Je respirai une fois la caisse passée mais la semaine suivante, ce fut le cinéma. La palme d'or du festival de Cannes... A côté de moi, cette fois: « Tu aimes le cinéma, Mélanie. Mais il me semble que tu m'as dit que tu habites à la campagne ». Je ne répondais toujours pas. A quoi bon préciser que j'habitais au centre-ville et que j'allais souvent au cinéma. J'ai essayé de fuir, de sortir sans attendre la fin du générique mais elle me suivait : « Tu as aimé le film? Pas terrible, la Palme d'or, c'est comme le Goncourt, on se demande à quoi ils pensent. » Je n'ai pas dit non plus que j'avais adoré le film et que j'avais lu le Goncourt avec plaisir. Ne plus la revoir. Jamais.

Pourtant, je pensais à ces rencontres et un jour je me suis mise à faire par jeu ma fiche selon Claire « la meuf en

vert ». Je m'appelle Mélanie, je suis végétarienne, je vis à la campagne et je vais souvent au cinéma. C'était étrange, j'avais envie de compléter ce portrait, de m'inventer Mélanie. En attendant, j'allais souvent au cinéma, j'aimais moins la viande, il m'arrivait de consulter les annonces de ventes de villas. Je trouvais que Mélanie, c'était un joli prénom. Il y avait du neuf dans ma vie, je dirais presque « ma pauvre vie ».. Je n'étais pas pauvre mais engluée dans une banalité dont rien ne parvenait à m'extraire.

J'avais essayé le coiffeur. Faire couper mes cheveux n'avait pas changé grand-chose, j'avais toujours cette auréole auburn. Changer de couleur? Tout le monde me le déconseillait.

J'avais acheté des vêtements à la mode, très différents de ceux que je portais d'habitude, « très branchés » m'avait dit la vendeuse. Je ressemblais à tout le monde.

Je n'avais jamais pensé à changer de prénom, ni de maison, ni d'alimentation.

Il y avait la monotonie relative de mon emploi et les conseils de prudence en ces temps de chômage, on sait ce qu'on a....

J'avais quelques aventures amoureuses, toujours sans lendemain ou sans surlendemain. J'attendais la liaison durable, l'installation avec un homme solide, aimable sans la trouver.

Il y avait ma fille. Nous nous élevions de concert. A

treize ans ou presque, elle changeait, elle devenait autonome. C'était une bonne élève. Elle se passionnait pour la danse, elle était douée, nous partagions le stress avant les représentations. Elle critiquait ses professeurs, ça me faisait rire. Nous aimions acheter des vêtements ensemble.

Je ne lui parlais pas de Mélanie, c'était mon secret, ma nouveauté. Elle s'est étonnée la première fois que j'ai cuisiné un menu végétarien. Elle m'a fait savoir qu'elle continuerait à manger des beefsteaks. Nous avons souvent eu depuis des menus différents.

Je ne me maquillais plus avec l'ombre à paupière marron que j'achetais depuis des années chez Lancôme. Je regardais les VTT chez Décathlon où je n'avais jamais acheté que des vêtements.

Précédemment, renouveler ma vie c'était le projet de revoir mon appartement de fond en comble. Les appartements, le design, la domotique, c'était le sujet de conversation favori près de la machine à café. Quand j'étais invitée, on me faisait visiter la cuisine dont le triangle ergonomique avait été repensé ou la salle de bains avec douche à l'Italienne. Chez moi, j'avais honte devant l'antique banalité de mon installation. Je rêvais à des cloisons abattues, à un « espace réinventé ».

Le passage à l'acte était difficile, je ne savais rien faire, les devis me faisaient froid dans le dos.

J'avais enfin compris, peut-être grâce à Claire, ce qu'était la vraie nouveauté : être nouvelle en moi, changer

d'être, de vie, de désirs, de projets.

Mélanie ne s'intéressait pas à tout ça. J'étais neuve... Les objets étaient sans importance. Les conversations des copines m'ennuyaient. La cuisine végétarienne était très éloignée des régimes à substituts de repas. Je parlais de ma fille et de la météo. Cette année-là, le temps était maussade.

Rien ne semblait changer. J'avais acheté un grand puzzle, un puzzle fou, une vague, rien qu'une vague... Des bols de petites pièces blanches ou de toutes les nuances de bleu. J'avais déjà placé quelques pièces sur la table de la salle à manger.

Ma fille était très critique. On allait manger où ? À la cuisine comme d'hab., mais si on avait des invités ? Qui tu veux inviter ? Ca m'avait troublée. Je n'avais envie d'inviter personne. La convivialité, c'était tous les jours avec les collègues de travail et un soir par semaine, le mardi soir, chez ma mère. Je me faisais servir. Elle n'avait que ça à faire, elle. Nous formions alors une brochette féminine de trois générations. La grand-mère s'intéressait en priorité à sa petite-fille. La naissance de cette enfant m'avait mise entre parenthèses... Je compensais parfois avec un autoritarisme subit. Je mettais des obstacles, des interdictions à tel achat, à telle sortie. Ma fille boudait. Ma mère se plaignait de mon mauvais caractère. Elle commentait, je serais plus heureuse et plus aimable à mon âge s'il y avait un homme dans ma vie, ce serait bien aussi pour ma fille qui avait besoin d'une image paternelle. Je me taisais, je savais ce qui suivrait la

moindre réplique, le récit de la trahison de mon père suivi de sa réaction à elle, qui avait refusé la déprime de la femme abandonnée, elle avait des copains successifs trouvés sur internet qui assuraient le charme des week-ends et des vacances. Elle ne tenait pas à un homme à plein temps à la maison... Il y avait eu le commercial exotique, l'ancien capitaine au long cours, le premier adjoint de la ville voisine (secret, celui-là ! Il y avait sa réputation à conserver en vue des prochaines élections.)

Je ne suivais pas ses conseils de recherche sur la toile, mes amants, je les avais rencontrés chez des amis ou en vacances, je ne savais pas pourquoi toutes les aventures tournaient court. Je n'avais pas envie de souffrir. Je ne me sentais pas vraiment seule, j'avais des amis, de vieux copains de fac, les familles de mes collègues de travail, des copines rencontrées au club de randonnées, au cours de dessin et surtout j'avais ma fille, ma mère, deux familles avec des oncles, des tantes et des cousins. Je les rencontrais surtout aux enterrements des plus vieux. Alors, l'un de nous disait: « c'est malheureux de ne se voir que dans ces circonstances, on va faire une rencontre, une « cousinade ». La rencontre avait lieu quelques temps plus tard, on regardait beaucoup de vieilles photos qu'on se promettait de numériser. On me demandait si j'étais toujours seule, on cherchait des biais pour connaître l'identité du père de ma fille. Je faisais semblant de ne pas comprendre. On imaginait alors les pires orgies ou les pires misères. Non, je n'avais pas participé à des partouzes d'où je serais revenue

enceinte sans savoir de qui, non, je n'avais pas été violée.

J'avais vingt ans et j'avais envie d'être enceinte, pour voir. Aussi bizarre que cela paraisse, je ne pensais pas beaucoup au bébé, je repoussais l'idée d'un établissement familial. Je me disais tout de même qu'un enfant à moi seule, ce pourrait être bien, je l'élèverais comme bon me semblerait et il me m'empêcherait pas de terminer mes études, j'avais vu beaucoup d'étudiantes suivre les cours le ventre rond. Pourquoi pas moi ?

Alors au cours d'une croisière offerte par mes parents pour récompenser un succès universitaire, j'ai choisi un homme beau, un grand brun aux yeux verts qui parlait une langue que je ne comprenais pas. Il s'appelait Fred, nous dansions ensemble tous les soirs et nous finissions la nuit dans sa cabine. Nous faisions l'amour sans préservatif, une imprudence... de vacances. Pas une passion, une attirance physique. Nous nous sommes dit au revoir sur un quai en échangeant des adresses mail fantaisistes, inutilisables, sans nos noms et terminées par .com. Il voulait une histoire sans lendemains, moi aussi, ça tombait bien.

Les vacances finies, j'ai un peu regretté cette folie, je me suis inquiétée lorsque j'ai compris que j'étais enceinte mais je n'ai pas voulu avorter. Il y a eu de la consternation familiale: « le père? » J'ai senti galoper autour de moi pépé Freud et autres Lacan « la figure du père, le nom du père! » Le mail de l'homme aux yeux verts ne fonctionnait pas, il n'a jamais tenté de me donner des nouvelles ou elles se sont

perdues. Il venait d'Europe centrale mais je n'ai jamais bien compris de quel pays. Les copains qui participaient à la croisière ne lui avaient jamais parlé, ils avaient pensé que j'avais trouvé le grand amour et ils étaient ahuris que je ne connaisse même pas le nom de ce garçon.

Après quelques crises familiales, les choses s'étaient organisées, le bébé avait séduit ses grands-parents dès son premier cri. On l'avait gardé, soigné, câliné. J'avais fini mes études en vivant chez mes parents un peu comme si j'avais une petite sœur tard venue. J'avais ensuite trouvé un emploi dans un gros labo, et loué un appartement où je vivais avec ma fille. J'avais fait des placements financiers, alimentés chaque mois en vue d'un achat.

Le coup de semonce que rien ne laissait prévoir, avait été quelques années plus tard la « trahison » du père, de mon père. Après trente ans de mariage, il avait annoncé qu'on lui offrait un contrat miraculeux aux USA. Il était parti seul pour « organiser » la vie du couple, puis il avait fait savoir qu'il vivait un nouvel amour outre-Atlantique, il avait rencontré une jeune-femme sur internet, il était allé tenter une vie commune avec elle et l'essai avait été concluant. Il avait envoyé des mails: il demandait pardon et le divorce. Ma mère avait beaucoup pleuré puis elle s'était battue comme une lionne pour avoir une confortable pension alimentaire. Le traître était revenu boucler le divorce en acceptant à peu près les exigences de son ex. Il était parti en nous embrassant Clémentine et moi, en nous arrosant de ses larmes, en nous faisant toutes sortes de pro-

messes. Je connaissais son adresse et son mail, nous échangeons des nouvelles sur le net, je lui envoyais des photos de sa petite-fille. Ma mère gérait les copains qu'elle trouvait sur la toile, c'était un peu sa revanche ! Elle tentait de coloniser ma fille.

C'est aussi sur internet que j'avais vu le « petit Américain », mon petit frère. J'avais montré la photo à ma fille en lui disant « regarde ton... », j'avais eu toutes les peines du monde à lui dire « ton oncle ». Elle avait ri. Ce petit Kevin n'existait pas vraiment pour nous. Ma fille trouvait le bébé mignon et elle demandait pourquoi on n'allait jamais les voir. Elle rêvait de l'Amérique. On me conseillait partout de ne pas la priver d'image paternelle. Elle avait beaucoup aimé son grand-père dans ses premières années, il semblait attaché à elle. Je ne comprenais pas comment il avait pu nous laisser tomber.

Je portais ce départ comme une blessure. Je ne voulais pas rallumer d'incendie. Ma mère disait qu'il fallait laisser tomber « ce salaud ». J'avais imposé le silence à ma fille, il ne fallait pas faire de peine à Mamie.

Je commençais à penser autrement. J'avais besoin de retrouver Claire. Je regardais les gens dans les magasins, au cinéma, dans les bus ; je pensais que Claire avait peut-être changé de coiffure, ou de style vestimentaire, qu'elle était là mais que je ne la reconnaissais pas d'autant que je m'étais appliquée à ne pas la regarder. En attendant, j'ai pris une initiative : j'avais envoyé à mon père la dernière